

## Une nouvelle Internationale ?

**Pierre Sommermeyer**

**E**st-il vraiment nécessaire de répéter, encore et encore, que le monde a changé et pas seulement parce qu'aujourd'hui n'est pas hier mais parce qu'il arrive que des événements aient des répercussions bien plus importantes que l'on ne pense au premier abord ?

L'une des caractéristiques de la société moderne, je crois que l'on peut dire même que c'est sa caractéristique première, est l'interconnexion de tout ce qui peut se passer avec le reste du monde, affirmation contenue dans cette affirmation, le battement d'ailes d'un papillon, etc. Ce que l'on appelle l'effet papillon peut s'appliquer de façon universelle et pas seulement au domaine météorologique ou à la théorie du chaos. Quoique dans cette dernière hypothèse il convienne de constater que, vu l'état du monde, il y a bien plus de papillons qui battent des ailes que l'on veut bien le penser.

Le passage du xx<sup>e</sup> au xxi<sup>e</sup> siècle, au-delà de la simple chronologie, se caractérise par l'accumulation de mutations qui ont des conséquences importantes non seulement en tant que telles mais encore par leur interconnectivité comme par leur collision en série.

Quand la chute des Twin Towers rencontre celle du mur de Berlin, quand le réchauffement climatique, avéré ou pas, rencontre la mondialisation et la crise financière, quand la décroissance se confronte à la faim dans le monde et aux appétits nationalistes des pays émergents, quand Internet permet au capitalisme cognitif de fructifier, quand les génocides sont contemporains d'indiscutables progrès médicaux, l'analyste comme le militant qui voudrait comprendre ce qui se passe sont obligés de jouer de plusieurs instruments, d'utiliser nombre d'outils d'analyse différents. Mais rien n'est possible si l'on ne prend en compte le fait que la conjonction de tous ces éléments augure d'une rupture qui ne peut que nous laisser dubitatifs quant à notre capacité de faire face aux enjeux de civilisation. L'énumération faite plus haut, si elle laisse rêveur quant à l'espace balayé,

n'est pas close. Quand les questions de genre rencontrent la capacité technologique de procréation « assistée », le questionnement sur les changements en cours ne peut se satisfaire de simples réponses esthétiques. Si je pense que l'anarchisme est la seule philosophie capable de répondre à ce défi, c'est parce qu'elle est la seule théorie en marche, en devenir, forte à la fois de ses militants engagés d'une façon ou d'une autre dans ce monde mouvant, et forte de ces mêmes militants dont une bonne partie tente de réfléchir à ce qui est en cours. Cette diversité est sa force, même si elle fait hurler bon nombre d'anarchistes désireux d'unité. *Pensée et action*, le nom du groupe où l'anarchiste belge Hem Day exerçait son magistère, n'a rien perdu de son actualité.

### La chute du Mur ou la fin d'un totalitarisme

Ce qui incarna la moitié du monde pendant près de cinquante années, qui porta les espérances de centaines de millions de gens depuis 1917, s'est évanoui sans combattre. Contrairement à ce que d'aucuns soutiennent, cette disparition a laissé nombre de scories. La plage que la marée stalinienne a découverte est jonchée

de débris dont l'idée de révolution n'est pas la moindre. Au nom de la révolution mondiale, au nom de la libération de l'humanité tout entière, un système de pouvoirs a tué des millions d'individus, opposants politiques ou juste présents là où il ne fallait pas. Ce faisant, il a, et pour longtemps, associé révolution et meurtres de masse. Sous ce détournement, le système stalinien a décervelé les populations qui y étaient soumises et qui n'ont pu ou voulu y résister<sup>1</sup>. Malgré cela, un regret du temps passé a surgi sous une forme presque caricaturale. Cette « ostalgie<sup>2</sup> » qui fait les plaisirs de nombre de médias ne fait que ressortir cette capacité d'oubli de l'espèce humaine qui aide à survivre mais qui n'est pas autre chose qu'une forme de mensonge que l'on se fait à soi-même. Regretter le bon temps où, dit-on, l'amitié était le seul sentiment qui pouvait s'exercer, c'est oublier la prégnance de la dénonciation permanente qui était devenue, plus qu'une obligation policière, un mode de vie. Parmi les décombres du stalinisme, on trouve la soumission à l'autorité comme l'évitement permanent, habitudes prises pendant de décennies sous le joug de persécutions sans nombre. Sur le lit de cette disparition, les anciens grands prêtres du mensonge religieux stalinien ont fait leur beurre avec la brutalité apprise dans les séminaires communistes. La différence entre les nouveaux oligarques orientaux et les dirigeants occidentaux n'est pas de nature mais d'intensité. La disparition de l'alternative soviétique, aussi illusoire, folle, meurtrière qu'elle ait été, a la même conséquence de part et d'autre de l'ex-rideau de fer : développement de la soumission et de l'évitement.

Ces attitudes se renforcent avec la conviction qu'il n'y a plus de révolution possible, que le discours révolutionnaire a disparu, et plus particulièrement que le sujet révolutionnaire s'est évanoui. Qu'est

1. Herta Muller, prix Nobel de littérature 2009, rappelle dans une interview (*Le Monde* du 4 décembre 2009) que « la peur était omniprésente. Il n'y avait plus rien d'autre. Quand on vous menace de mort, quand on s'introduit chez vous en votre absence, on a l'impression de pouvoir être retrouvé n'importe où, de ne plus pouvoir se protéger. On n'a plus de vie privée, plus d'intimité. J'essayais de me dire que c'était la norme, mais cela vous démolit : on le supporte un certain temps, puis on s'effondre. Le plus terrible, c'est le sentiment d'impuissance ».
2. Ce terme inventé en France veut rendre compte d'une certaine nostalgie exprimée en ancienne Allemagne de l'Est, mais que l'on retrouve aussi dans d'autres anciens pays socialistes où le libéralisme sauvage a fait nombre de victimes.

donc devenue aujourd'hui la classe ouvrière porteuse de nos espoirs d'une société meilleure? Où est passé le prolétariat, dont l'arrivée au pouvoir devait à la fois signifier sa disparition en tant que classe et celle, de ce fait, du capitalisme dont il était la création?

Nous devons convenir que la libération par la consommation est le nouveau discours libérateur qui a remplacé celui de naguère. Au fond, l'un et l'autre sont de même nature, si ce n'est que celui d'aujourd'hui est présent dans toutes les vitrines du monde, virtuelles ou réelles, de verre ou de papier. Il ne s'agit pas ici de faire de la provocation, mais bien de prendre en compte un des termes de la revendication de la classe ouvrière. Depuis le début de la lutte organisée, il y a une exigence de libération fondamentale, de solidarité, mais aussi une demande d'intégration à travers, entre autres, les revendications d'augmentation de salaire. Avec la généralisation du message publicitaire présent aussi bien par la télévision que par mille autres moyens, dont le bouche à oreille n'est pas le moindre, la demande tente de correspondre à l'offre de marchandises ou de services. Sans jamais y parvenir, tant l'offre sans fin donne naissance à une demande jamais assouvie.

D'autre part, la nature du mode de production comme la production elle-même ne sont plus du tout ce qu'ils étaient au moment où avaient été élaborées les théories sur l'autogestion ou la socialisation de la production. L'utilisation forcée de l'idéologie managériale est liée à la production de produits de consommation rapidement obsolètes. L'idée même de s'approprier une usine est devenue étrangère<sup>3</sup> à ceux qui y travaillent tant ils sont conscients de l'inutilité de leur production; c'est pour cette raison que, lorsqu'une entreprise ferme, ses employés et ouvriers n'ont d'autre revendication que de partir avec un maximum d'argent.

Dans ce contexte, la nature profonde des organisations ouvrières, c'est-à-dire leur désir de participer à la gestion du capital, devient la loi du monde ouvrier même si l'on trouve encore dans leurs archives des restes d'éventuelles velléités de changer la société par la grève générale. Il y a aussi la conscience diffuse, jamais avouée, que le système économique a produit un monde complet où l'idéologie justifie la production et où cette dernière réalise cette idéologie. Mais un grain de sable a surgi et quel grain de sable!

### **La révolution, d'accord, mais quelle révolution?**

Ce qui vient de se mettre en travers de la production comme de la consommation effrénée, c'est tout simplement le sort du monde. Au moins c'est ce qui ressort du discours dominant actuel. Ces dernières années nous avons été saoulés de détails sur tout ce qui concerne la destruction du climat par l'effet de serre. Les plus grands savants nous en ont expliqué tous les tenants et les aboutissants. Tout ce remue-ménage devait aboutir à un méga-show à Copenhague où de grandes décisions devaient être prises. L'échec apparent, au moins d'un point de vue médiatique, de cette grand-messe climatique laisse apparaître clairement un certain nombre de choses qui étaient en germe. La réussite, momentanée, du sauvetage par les États du système financier faisait croire que de la même façon il était possible de sauver la Terre. Il est dorénavant logique d'utiliser l'impasse danoise pour plaider en faveur

3. Le 5 janvier 2010, des ouvriers de l'usine Philips de Dreux décident d'autogérer la production de téléviseurs. Le terme d'autogestion fait oublier la nature même de la production, ce qui augure malheureusement de la faveur de certains libertaires envers une éventuelle autogestion de la fabrication d'armes ou du fonctionnement d'une centrale nucléaire.

d'un accroissement des pouvoirs étatiques. Des voix se sont élevées un peu partout réclamant des changements politiques importants et inattendus. Le barde français de l'écologie spectaculaire, Nicolas Hulot, déclare sans être contredit : « C'est la faillite de la démocratie, il faut adapter nos institutions. » La Secrétaire d'État française à l'écologie, Chantal Jouano<sup>4</sup>, décrète tout de go que « le système de l'ONU, tel qu'il est, est obsolète [...] où le consensus est de règle ». Les différents docteurs Diafoirus préconisent tel ou tel remède législatif. L'économiste à la mode Joseph E. Stiglitz, prix Nobel 2001, s'en va disant « Nous savons que la bonne volonté seule ne suffit pas » et il en appelle aux « bonnes intentions ». Il préconise « un système de taxe douanière imposée aux importations » en provenance des pays qui ne respecteraient pas les réglementations écologiques. En fait, dans ses écrits, il fait semblant de croire que les gouvernants sont des serviteurs objectifs des sociétés qu'ils dirigent et non le produit de rapports de forces qui visent à faire un maximum de profit. Les uns et les autres rejoignent d'une certaine façon le propos du philosophe Hans Jonas<sup>5</sup> qui se demande si les formes précaires de la démocratie sont pertinentes. Il parle même de la nécessité d'une « dictature bienveillante ».

4. Interview dans le *Journal du dimanche* du 20 décembre 2009.

5. <http://www.decroissance.info/Hans-Jonas-et-le-principe>

6. Auteur de nombreux livres sur l'écologie, il est au service « Planète » du journal *Le Monde*. Article du 24 décembre 2009.

7. Il apparaît clairement que les scientifiques rassemblés dans le GIEC ont été instrumentalisés, avec ou sans leur accord, peu importe. Depuis, l'heure de la revanche « scientifique » semble avoir sonné. Les opposants aux hypothèses du réchauffement climatique profitent du non-aboutissement de la conférence pour remettre en question cet organisme.

8. Pas si nouveau que cela. Les travaux de François Partant (1926-1987) en sont à l'origine.

Nous voyons donc se propager une demande pour un gouvernement mondial fort qui n'aurait de comptes à rendre à personne. L'écofascisme a de beaux jours devant lui. Enfin on peut considérer que cette suite régulière de réunions au plus haut niveau, mondialement ou régionalement, G8, G11, G20, G77 ou autres, semble augurer d'un processus de mise en place de centres de décisions qui échapperont au formalisme pseudo-démocratique de l'ONU.

Ce qui est étonnant en fait, ce n'est pas le tohu-bohu danois, mais le fait qu'autant de gens en aient attendu quelque chose. Que toutes ces ONG, ces manifestants, ces militants aient pu croire que des décisions devaient être prises au plus haut niveau illustre à quel point l'idée autoritaire est ancrée dans les conceptions des uns et des autres. Le journaliste Hervé Kempf<sup>6</sup> semble être le porte-parole de ce courant. Il souligne que « la présence d'une société civile tonique durant la conférence est un élément prometteur ». Il parle des « lignes de force qui esquissent le nouvel ordre mondial du XXI<sup>e</sup> siècle. Pour lui il y a eu « fusion entre les écologistes et les altermondialistes », ce qui conduirait « à poser la question climatique en termes beaucoup plus politiques, en relation avec la justice sociale ». Ce faisant il fait l'impasse sur le côté spectacle de ce genre de manifestation, il contribue à faire croire que des décisions importantes peuvent être prises dans ce genre d'endroit et non être imposées par les luttes sur le terrain.

La conjonction de faits scientifiques<sup>7</sup>, d'une prise de conscience anti-consumériste et d'une industrie à la recherche de nouveaux débouchés, qui est à l'origine de cette vague verte-là, produit d'autres attitudes. En réaction, la frange radicale du courant écologiste élabore alors un nouveau concept<sup>8</sup> qui apparaît à contre-courant : la décroissance.

L'idée que la solution aux problèmes posés par une croissance économique constante (produire toujours plus pour pouvoir toujours consommer plus, ce qui pour les « masses laborieuses » équivaut à une amélioration de leur mode de vie), réside dans une baisse et de la production et de la consommation, cette idée heurte un grand nombre d'idées reçues. Pourtant parmi les critiques qui s'élèvent alors, certaines sont particulièrement pertinentes, qui voient dans cette position quelque chose qui relèverait d'un certain puritanisme, d'un retour à une vie primitive, présentée comme salvatrice. Ces critiques vont jusqu'à parler d'écofascisme. Philippe Pelletier, dans une série d'articles publiés dans le *Monde Libertaire*, fera le procès du catastrophisme écologique, et avancera que « le recours à la peste émotionnelle », concept utilisé par Wilhelm Reich dans son analyse du fascisme ce qui lui valu d'être exclu du parti communiste, est aussi caractéristique de l'écologisme<sup>9</sup>.

Ces analyses ne sont pas sans heurter parfois violemment des libertaires qui voient dans cette idée, la décroissance, une concordance absolue avec l'anarchisme. Ce qui apparaît clairement par contre, c'est la disparition, dans ce discours, de tout ce qui peut se référer à la lutte de classes<sup>10</sup> en tant que concept traditionnel du mouvement ouvrier, et aux luttes des classes en tant qu'analyses de ce qui se passe dans la société.

Cela apparaît clairement dans le texte publié par la Fédération anarchiste<sup>11</sup> intitulé *Chaos capitaliste ou décroissance libertaire* où les termes même d'ouvrier, de classe ouvrière, de mouvement ouvrier ont disparu. Si la dénonciation du capitalisme est en bonne place et incontestable, si le rôle de l'État est mis en lumière quant à son incapacité à régler le problème ou même à le vouloir réellement, on cherche qui peut être, au fond, l'agent de ce changement. On le trouve pourtant, ce

héros des temps modernes ! Il s'agit de la population. Cette dernière est divisée en deux parties, les producteurs et les habitants. Si l'on peut se féliciter de la disparition de l'idée messianique de la lutte de classes, comme de celle du prolétariat vecteur des lendemains qui chantent, force est de reconnaître que rien n'est plus vague que les mots de population, producteurs et habitants.

La révolution écologique et sociale (c'est-à-dire à la fois la prise en compte des impératifs environnementaux et la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme), dont la nécessité ne fait aucun doute, semble dans ce texte devoir se faire par la liaison, la coordination, entre les SEL, les AMAP<sup>12</sup> et autres communautés de consommation, de vie ou de production. Pourtant la dernière phrase rappelle le passage obligé par la révolution. Elle apparaît là comme une référence obligatoire, incantatoire, un aveu rituel.

Que cette consommation effrénée, souhaitée, soit le fait comme le souhait de cette population désignée comme sujet de la marche vers la décroissance, cette question n'est pas abordée. La plupart des producteurs savent qu'une mise en route d'une économie décroissante, respectueuse de l'environnement, correspondrait à la mise au chômage de nombre d'entre eux. D'autre part on ne peut que remarquer dans ce type d'écrits l'absence d'une analyse de l'existence de l'utopie consumériste comme type de société souhaitée.

9. Voir le site <http://www.monde-nouveau.net/spip.php?rubrique24>

10. Je me plais à citer, à ce propos, cette phrase du poète haïtien Lyonel Trouillot : « Dans certains pays, la lutte des classes a pris des formes si raffinées que les meilleurs savants s'y trompent et prétendent qu'elle n'existe plus. »

11. Supplément au n° 1575 du *Monde Libertaire*.

12. Associations de consommateurs visant à court-circuiter les réseaux capitalistes de distribution. Cf. Pablo Servigne, « L'anarchie par les plantes », dans *Réfractations* n° 18.

Dans les sociétés dites développées, une grande partie des salariés ne produit plus rien de concret, juste des services qui pour la plupart n'ont pas de sens. La compensation d'un travail sans dimension créative se fait dans la consommation. Quand un conflit social se fait jour, l'idée même de s'approprier l'entreprise a la plupart du temps disparu. Comment autogérer un centre d'appels, si ce n'est par le suicide collectif? Tout cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y a plus de mouvement social. La forme que prend ce dernier est en adéquation avec une société où la limite entre l'entreprise et l'espace « hors entreprise »<sup>13</sup> a cessé d'exister. C'est dire que la diversité des luttes, grèves dans les entreprises ou bien dans les lycées, manifestations de rue et lutte des sans-papiers, est à l'image d'une société où chaque partie est un morceau, une fraction d'un tout soumis à la loi d'airain du profit.

Le paradoxe vient du fait que si le prolétariat, sujet de l'histoire, semble avoir disparu, la prolétarianisation de couches de la société qu'il convenait de classer parmi les privilégiés est évidente. L'affaire dite des suicides de France Télécom illustre bien ce

fait. La mise en pratique des techniques de management<sup>14</sup> dans toutes les entreprises soumises à des exigences de rentabilité financière plonge leurs employés dans des abîmes d'insécurité. Ainsi la définition de prolétaire leur va comme un gant, même s'il semble de velours du fait de leurs confortables salaires dans le cas de la plupart des employés de cette entreprise.

S'il n'y a plus de mouvement ouvrier, selon la terminologie traditionnelle, c'est aussi que le niveau de formation de la plus grande masse des salariés n'a jamais été aussi élevé. L'image traditionnelle de l'ouvrier, sans instruction supérieure, muni de sa seule conscience de classe, s'est évanouie. Du coup, l'attraction traditionnelle des militants politiques envers ce que pouvait représenter l'éducation a disparu. Les mouvements d'éducation populaire présents au siècle dernier sous différentes formes ont disparu. Le savoir en tant que tel a changé de nature. Il n'est plus l'objet d'un désir d'émancipation, personnelle ou collective. Il est aujourd'hui le carburant de la société, la source de sa croissance.

## Le capitalisme cognitif

*Le capitalisme pourrait se modifier d'une manière inconnue jusqu'ici.*

Paul Mattick (*Théorie et Réalité*)

Dire que la connaissance irrigue tous les pores de la société est un truisme, une banalité. Cette évidence révèle au fond que le savoir a perdu de la valeur comme tout produit existant en grande quantité. C'est la loi du marché. Pendant bien longtemps la source de l'information a été l'École sous toutes ses formes ainsi que les livres. Aujourd'hui la source principale de l'information comme de la formation a pris la forme du réseau des réseaux: Internet. L'une comme l'autre sont de fait devenues des marchandises. Produites à un moment historique où il n'y a plus de séparation

13. Depuis les années 1960, avec l'arrivée de la possibilité de consommer sans limite, si ce n'est financière, le temps hors travail a pris une importance singulière. La seule reproduction de la force de travail ne suffit plus à caractériser ce moment. L'activité hors travail a une conséquence directe sur l'activité productrice. Un exemple entre autres, les 35 heures et leur cortège des RTT ont une conséquence importante directe sur tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, travaillent dans le secteur des vacances, transporteurs, logeurs et restaurateurs, etc. Par ailleurs, la tendance des grandes surfaces commerciales à installer des caisses automatiques est bien un effort de mettre au travail des consommateurs en tant que tels tout comme les GAB, guichets automatiques de banque, qui font faire au client le travail de guichetier.

14. On peut voir dans ces techniques le dernier en date des avatars de la lutte pour la vie, chère aux tenants du darwinisme traditionnel.



entre le travail et le non-travail, elles ont néanmoins acquis par la médiation d'Internet une dimension universelle et sont devenues virtuelles. Ce faisant, les économistes sont face à un défi, inconnu jusqu'alors : quelle est la valeur de cette information ? André Gorz, dans le dernier texte qu'il fit parvenir à ses amis d'Ecorev<sup>15</sup>, tentait une analyse de cette situation, qui selon lui conduit inéluctablement à la fin du capitalisme. Il y a un rapport réciproque entre la somme de connaissances en expansion constante, continue et exponentielle d'une part, et son mode de circulation et de distribution d'autre part. Une information<sup>16</sup> présente en ligne, quelles que soient sa forme et sa nature, peut être multipliée un nombre incalculable de fois sans perdre quoi que ce soit de sa pertinence. Mais alors quelle est sa valeur d'un point de vue économique ? Nous venons de voir, avec la crise financière qui vient de se terminer, pour certains, ce que cette démesure pouvait avoir de conséquences sur la vie au ras du sol. Nous avons ainsi assisté à la dissociation de l'argent d'avec la production.

La circulation financière effrénée de ces derniers temps n'a été possible que parce que la somme des savoirs technologiques avait été suffisante pour mettre en place un appareillage capable de traiter, de malaxer, de transformer en or n'importe quoi<sup>17</sup>. La pierre philosophale chère aux alchimistes a été enfin découverte, c'est Internet. Pas forcément celui sur lequel la plupart des gens circulent mais quelque chose qui fonctionne de la même façon.

En même temps ce réseau est le vecteur, inattendu pour nos dirigeants, de mise en place de réseaux parallèles, de circulation d'informations qui les mettent en danger. Le réseau sert aussi à organiser des actions, des ripostes, des mobilisations qui dépassent les structures officielles des partis, syndicats, ou groupes politiques<sup>18</sup>. Il y avait eu pendant la campagne pour le

référendum sur la constitution européenne le succès phénoménal d'un site web privé en expliquant les enjeux. À une tout autre échelle, mais bien aussi significatif, la « manif du short » organisée dans un lycée français pour protester contre une possible interdiction d'habillement « court » par l'autorité administrative de l'établissement, fut une complète réussite. Un réseau social<sup>19</sup> avait été utilisé dans ce cas. De la même façon, mais à une autre échelle, une manifestation monstre a été organisée en Italie contre Berlusconi, utilisant le même canal. En Chine, où le réseau est sévèrement canalisé entre les frontières du pays, des milliers de policiers sont mobilisés pour surveiller sans arrêt la toile, y repérer les « délinquants » et y faire circuler de fausses informations. Mais c'est aussi par Internet et un de ses sous-produits, Twitter, que nous avons été informés de ce qui se passait en Iran, et c'est par ce biais que le mouvement de contestation survit et se bat malgré la répression.

15. <http://ecorev.org/spip.php?article641>

16. Le mot « information » dans le contexte informatique a un sens spécifique. Il s'agit d'une combinaison de 1 et de 0. Un mot de passe ou une image pornographique ou bien encore un texte fondamental sont des informations avec une structure informatique semblable.

17. Virilio, spécialiste de la vitesse, dit que « l'absence d'une économie politique de la vitesse est en train de faire éclater le turbo-capitalisme car celui-ci est pris à la limite de l'accélération du réel ». *Libération*, 25 mai 2010.

18. Derniers en date, les apéros monstres initiés via Facebook.

19. Le terme « réseau social » est apparu au début des années 1950 et n'a longtemps intéressé que les sociologues en tant qu'un outil de compréhension des liens régissant des groupes sociaux. Avec l'apparition du web, permettant l'intervention de tout un chacun sur un contenu préétabli et ouvert par d'autres, le concept de « réseau social » recouvre de grandes entreprises du net – dites sites communautaires – comme Facebook, le plus connu. Il est regrettable qu'il existe si peu d'analyses en provenance des milieux progressistes ou révolutionnaires sur ce sujet.

## La nouvelle Internationale

Un mythe hante les militants de gauche, quelle que soit leur identité politique : autoritaires ou libertaires, révolutionnaires ou réformistes, c'est l'Internationale !

Aujourd'hui cette dernière existe. Curieusement c'est Internet qui joue un rôle déterminant, structurant, dans l'apparition de ces nouvelles organisations. L'existence de multi-internationales, indépendantes l'une de l'autre, concurrentes et simultanées, est incontestable. Il s'agit donc de les détecter en tant que telles, mais pour autant il ne faudrait pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont. Certes la fin du communisme d'Etat a coïncidé avec le développement de ce processus mais il faut reconnaître qu'elles ont joué un rôle non négligeable dans la constitution d'un pôle alternatif et antagoniste aux entités gouvernementales et économiques.

Cette entité que l'on a appelée « altermondialisme » a donné naissance à une multitude de réseaux internationaux. Les manifestations de Seattle en décembre 1999 sont le moment pivot où ce courant acquiert ses lettres de noblesse médiatiques. Depuis de longues années des luttes socio-environnementales avaient lieu, de la réunion de « L'autre sommet économique » à Londres en 1984 à l'Inde des luttes contre les grands barrages, le Brésil des sans-terre et l'apparition de la rébellion zapatiste. En 1993 ce sera la création de Via Campesina, qui d'emblée se présente comme une internationale rassemblant des organisations de petits et moyens paysans, de travailleurs agricoles, de femmes rurales, de communautés indigènes d'Asie, des Amériques, d'Europe et d'Afrique. En 1998 est fondée ATTAC, d'abord en France puis dans le monde entier. Puis viendront, au

début du présent siècle, les Forums sociaux qui seront les congrès internationaux d'une Internationale née hors du mouvement ouvrier traditionnel.

À leur propos, l'analyse critique faite par Jean-Pierre Garnier est d'une acuité incontestable<sup>20</sup>. Une classe politique « altermondialiste », issue de la classe moyenne révoltée, a bien vu le jour : « on ne peut que noter la propension des chefs de files, des maîtres à penser et des experts de l'altermondialisme, à fonctionner en vase clos, c'est-à-dire entre eux et avec les leaders politiques, syndicaux ou associatifs plus ou moins notabilisés de la gauche institutionnelle ». Pourtant il ne faudrait pas réduire ce qui s'est passé à cette production. À travers l'altermondialisme d'autres dimensions de luttes se sont fait jour ou plutôt c'est à travers lui qu'elles sont devenues connues. Le décentrement de la préoccupation contestataire est à mettre à l'actif de ce courant politique. Le fait d'être amené à penser la révolution à la fois de façon globale et mondiale, hors de la sphère euro-américaine, à partir des situations locales, oblige aussi à repenser la question du rôle obligatoire (sic!) du prolétariat industriel. Des réseaux internationaux ont vu le jour à partir des luttes locales avec souvent des interactions comme dans le cas de Via Campesina et des luttes zapatistes.

L'analyse mentionnée plus haut fait bien apparaître la nécessité de mener les luttes sur différents plans. Le principe de la rotation des tâches ou du mandat impératif est loin d'être la règle dans ces milieux, mais il ne suffirait pas de l'appliquer pour empêcher ce phénomène. D'autres problèmes se posent, et particulièrement celui de la circulation de l'information. Ces réseaux vont être obligés de considérer la question de la relation entre l'importance d'une réunion et celle de sa résonance médiatique. L'exemple du contre-sommet de Strasbourg<sup>21</sup> en avril 2009 a montré la

20. Hors série n° 38 du *Monde Libertaire*, décembre 2009.

21. Cf. les articles à ce sujet dans le n° 23 de *Réfractations*, juin 2009.



difficulté de l'exercice. Dans une société qui fonctionne dans et par le spectacle, la non prise en compte de cette dimension a pour conséquence la désappropriation de l'action en cours par des médias qui obéissent à leurs logiques propres. Il s'agit à la fois pour les manifestants de maîtriser leur communication et aussi d'en contrôler l'usage par les médias « bourgeois ». Au risque de l'anachronisme, on peut se demander comment auraient fait nos ancêtres de la Première Internationale si la télévision avait existé alors.

Ce qui est sûr, c'est que la relation entre les militants de quelque sorte que ce soit et les instances économique-politiques, G20 et autres sommets de Copenhague, trahit en réalité un lien de dépendance. Les Forums sociaux, incapables de se dépasser, prisonniers de leurs images médiatiques, ont laissé la place à ces occasions officielles d'exprimer la contestation. Pourtant, devant l'inefficacité des actions menées, une prise de conscience est en train de se faire jour, car aujourd'hui la crise économique est passée par là. Sa brutalité est à la hauteur de la passivité de ce type d'organisations incapables même d'envisager une riposte.

Devant cette situation, après Copenhague, Via Campesina déclare que : « Les négociations ont été dominées par l'intérêt personnel et les « solutions » du marché qui jusqu'à présent se sont avérées inutiles<sup>22</sup> ». Josie Riffaud, l'une des dirigeantes du mouvement, a ajouté : « L'argent et les solutions du marché ne vont pas résoudre la crise actuelle. Nous avons besoin d'un changement radical dans notre mode de production et de consommation ». Le communiqué cité se termine ainsi : « les mouvements sociaux internationaux sont plus que jamais prêts à aborder les problèmes du monde et vont se mobiliser pour la prochaine conférence sur le climat au Mexique à la fin de 2010<sup>23</sup> – leur heure est arrivée et les gouver-

nements n'auront pas d'autre choix que de les écouter ». Ce qui montre bien qu'au fond ils n'ont rien compris malgré tous ces échecs. Ce qui illustre, hélas, les thèses de J.-P. Garnier.

Ces écrans de fumée ne cachent pourtant pas la réalité, même s'il faut passer à travers ces organisations pour savoir ce qui se passe sur place. Dans la galaxie altermondialiste, l'Amérique centrale comme celle du sud jouent un rôle clef, comme en témoigne le dynamisme du courant zapatiste. Michael Löwy appelle<sup>24</sup> de ses vœux la création d'une « Cinquième » Internationale qui « devra apprendre beaucoup de l'expérience zapatiste », il ajoute : « le zapatisme apporte à l'internationalisme du XXI<sup>e</sup> siècle un nouvel universalisme, ni abstrait ni réducteur, mais basé sur la reconnaissance des différences : l'aspiration à un monde qui puisse contenir beaucoup d'autres mondes ». Pourtant, d'un simple point de vue démographique, le poids des petits, des pauvres, des prolétaires d'aujourd'hui, de ceux qui n'ont que leur force de travail pour ne pas mourir de faim, de ceux qui n'ont pas de réserve, le poids de ceux qui vivent, qui survivent dans le sous-continent indien comme dans l'Empire du milieu, est sans commune mesure. Mais la méconnaissance de leurs situations, de leurs combats est aussi grande qu'ils sont nombreux. Là encore Internet joue un rôle central dans le désenclavement de l'information, donc de la manifestation de quelque solidarité que ce soit.

22. [http://www.viacampesina.org/main\\_fr](http://www.viacampesina.org/main_fr)

23. Il semblerait que le président bolivien ait envie de convoquer une conférence de ce type : un Sommet climatique alternatif en avril 2010.

24. <http://www.lagauche.com/lagauche/spip.php?article1166>. Lors de la rencontre internationale des partis de gauche tenue du 19 au 21 novembre 2009 à Caracas, le président du Venezuela, Hugo Chavez, a lancé l'idée de la création d'une V<sup>e</sup> Internationale pour la construction du socialisme du XXI<sup>e</sup> siècle.

## Et alors ?

Les mondialismes, qu'ils soient alter, zapatistes, écologistes, décroissants ou paysans, nous interpellent malgré tout ce que l'on peut leur reprocher, nous ouvrent sur le monde, nous obligent à casser nos conceptions traditionnelles. Si la société occidentale semble engluée dans la consommation, il n'en reste pas moins que les idées de révolte et de libération qui ont été formulées, théorisées, incarnées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'abord en Europe puis dans le reste du monde, sont toujours à l'œuvre. Si le reste du monde s'est réinvité ces dernières années dans nos débats, ce qui est surprenant c'est que l'Amérique latine, hispanophone comme lusophone, a pris la place de l'avant-garde révolutionnaire.

Pourtant c'est en Chine que l'on trouve une classe de prolétaires la plus proche des conceptions traditionnelles du mouvement ouvrier. Pourtant en Inde, derrière le masque de la non-violence et de la démocratie (la plus grande du monde...), existe un régime d'une violence sans commune mesure vis-à-vis des peuples « premiers », comme vis-à-vis des Dalits, ces intouchables. L'Afrique, elle, depuis la fin de l'apartheid, semble être rentrée dans l'oubli.

Pourtant, le premier des trois est un pays clos, enfermé dans un système politique

vieux de milliers d'années, à l'étroit dans ses limites géographiques et qui cherche à coloniser le troisième pour agrandir ses surfaces cultivables. Le deuxième, l'Inde, pour répondre à l'immensité du désir de consommation de sa population comme de la volonté de puissance de son groupe dirigeant, en est réduite à se coloniser elle-même<sup>25</sup>. Dans ces deux pays, si dissemblables, sont présents ces acteurs de changement sociaux que l'on a souvent qualifiés de « masses ». Ces dernières sont aussi présentes en Afrique du Sud, où elles sont à la fois les héritières sociales de l'organisation des mines sous l'apartheid et de l'industrie locale et de la lutte pour la liberté.

Pourtant la contradiction entre le désir, souvent légitime, de consommer plus et la sauvegarde de l'environnement crée des tensions insupportables, car partout la nécessité incontournable de sortir de la faim et de la soif est hypothéquée par la gabegie passée du monde occidental, blanc.

Quel battement des ailes de quel papillon pourra enclencher un ouragan qui donnerait la possibilité à la communauté humaine de devenir et humaine, et communauté ?

**Pierre Sommermeyer**

25. Arundahti Roy : L'Inde se colonise elle-même, <http://divergences.be/spip.php?article532>